

imagination le tableau de ma première venue au collège. C'était en 1861. J'arrivais en petite voiture, je portais un peu gauchement le costume traditionnel orné de ces *nervures* blanches, tombées en désuétudes avec le progrès du siècle, parements qu'on n'avait point épargnés, mais prodigués ; il y en avait un peu partout, en bas, jusqu'à la queue de l'habit, en haut, tout autour de la casquette. Pour franchir le seuil, il fallait monter au portique, devant l'ancien collège. Je dis *devant*, je pourrais aussi bien dire *derrière*, puisque les écuries et les étables étaient de ce côté.

Un jour cela donna lieu à une discussion assez vive : même, si j'ai bonne mémoire, la question fut amenée devant le Conseil qui fut appelé à décider par un vote que le devant de l'ancien collège était le derrière, et vice versa.

Quoiqu'il en soit, nous arrivions de ce côté. Le cœur me battait et en suivant mon compagnon de voyage, un co-paroissien, Moïse Rochon, élève de troisième. Là, les maîtres s'empressaient de nous recevoir avec politesse, bienveillance. Comme toujours il y en avait de moins polis et de très aimables, d'autres étaient plus graves. Les sentiments qui dominaient chez moi en cet instant, c'était le respect et une certaine crainte révérentielle en présence de ceux qui allaient m'instruire et me diriger. Leur costume, leur position, leur science que je supposais très étendue, même leur âge, (quelques-uns pourtant avaient pris la soutane la veille) tout cela m'en imposait. Avec les années, à mesure qu'on avance en classe, la distance entre l'élève et le jeune professeur diminue, ces sentiments perdent de leur intensité ; le respect demeure, mais appuyé sur d'autres motifs plus raisonnés,